



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.



Rédaction et Administration :
46, Rue de Londres, 75008 PARIS
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

VOEUX

1995

« Sous mes paupières fermées, je vous revois aujourd'hui,

... — Vous les amis des temps difficiles, des aubes douteuses, des crépuscules obscurs, des humiliations, de l'exil, de la solitude, de la faim, de la peur...

Nous étions frères et je ne le savais pas, jamais suffisamment... »

Mais je sais aujourd'hui qu'il n'est jamais trop tard, pour dire l'amitié et donner l'espérance, quand le dernier chemin s'avance sous nos pas...

Le Bureau de l'Amicale, la Rédaction du « Lien » vous présentent les meilleurs vœux de BONNE ANNÉE, la cinquantième depuis le grand retour...

J. T.



Les Ultimes Attraites



*J'aime, au bord de la mer goûter la solitude,
J'aime changer, parfois, le cours des habitudes,
Ne perdre dans la foule, anonyme, inconnu,
Ignorant où je vais, pourquoi je suis venu,
J'aime qui on croit en moi : qu'on me fasse confiance,
Souffrant quand je perçois la plus humble méfiance,
J'aime me souvenir des moments du passé,
Les bons et les mauvais, en mon cœur entassés,
Surpassant, brusquement, du fond de ma mémoire
Pour envoler de gris tout les défunts devoirs,
J'aime les filles d'Eve en de conquets atours,
Lorsque leur vision brève intimide alentour,
J'aime la nuit profonde avec ses grands silences,
Les sous-bois où les fleurs festoient dans l'opulence,
Contempler les laeis zigzaguant d'un ruisseau*

*Frétilant dans la plaine en mille petits sauts,
Composer un poème, aduler une tête,
Admirer un chef-d'œuvre et vivre l'âme quêtée,
Enfin, par dessus tout, j'adore l'amitié,
Celle qui, d'un sourire, offre le monde entier,
Qui, dans les moments durs, d'un mot vous reconforte,
Calme les atours, les fardeaux que l'on porte...
C'est sans doute pourquoi j'aime la fin de l'an,
Quand les vœux, par millions, montent en feu roulant :
Car cela me permet, mêlant les miens aux autres,
De penser que ma joie est, peut-être, la vôtre,
Et qu'en les recevant, puisque tout est permis,
Vous penserez, heureux...
Qu'ils viennent d'un ami.*

André Berset.



NOËL 1944

En ce mois de décembre 1944 nous connaissons les plus fortes restrictions alimentaires de la captivité... Les Armées du Reich étaient en pleine retraite/déroute devant l'offensive russe à l'Est, de même qu'à l'Ouest devant celle des Alliés. Une telle situation n'était pas sans effet sur la maigre et mauvaise écuelle journalière qui nous était attribuée. Nous nous inquiétions de voir nos forces physiques baisser de jour en jour...

Sur le Front Belge, l'offensive de Von Runstedt marquait des points, ce qui avait pour effet de remonter le moral de la population allemande, qui en avait grand besoin. Pourtant, les plus cafardeux d'entre nous commençaient à « y croire »... Le Noël que nous allions vivre, et dont nous espérions qu'il serait le dernier en ce maudit pays, ne s'annonçait pas si bien que ça... et le tonus s'en ressentait inévitablement. Le petit groupe de huit auquel j'appartenais décida qu'il fallait se secouer un peu, sinon le bourdon nous envahirait — sans pitié pour nos pauvres âmes.

Cinq d'entre nous travaillaient alors dans des entreprises en ville. Obéissant au mot d'ordre, nous fîmes preuve de ruse et d'effort pour voler et chaperder tout ce qui pourrait remonter la « bouffe » de midi, d'abord chez les Fritz eux-mêmes, civils et militaires, ensuite à l'Oflog, où les officiers alliés prisonniers détenaient d'excellentes boissons... Souple et passablement culotté... l'ami CHICHI réussit à leur subtiliser Bordeaux et Bourgognes !...

Ces larcins... nous assurèrent un repas hors de l'ordinaire, qui nous rendit moins tristes et nous fit oublier quelque peu notre malheureuse condition. Il n'en fallait pas plus...

A l'heure du dessert, je dus sortir un instant pour aller dans une autre baraque : traversant la très vaste cour de cet ancien hôpital devenu Stalag, j'aperçus un Italien issu d'un groupe d'« internés » arrivés depuis peu. Mélangés avec nous, ils étaient très mal vus, et les Allemands les traitaient durement.

Observant mon homme, je le vis ramasser à terre des miettes de nourriture tombées là on ne sait comment ; malgré moi, j'éprouvais pour lui de la

pitié. Revenu en douce à ma piaule, je pris dans ma « réserve », cachée dans ma paille, une des trois petites tartines de pain KK que j'avais difficilement économisées...

Dans la cour le Rital marchait lentement, les yeux au sol... Son teint blafard, ses yeux profondément enfoncés, le corps maigri, très pauvrement vêtu, c'était l'image même du « crevard ». Je lui tendis ma tartine ; il me regarda sans bouger. Je lui fis comprendre de la manger, alors il la saisit, se pencha sur sa main droite et l'embrassa ; je crus entendre « grazzia » et il partit, très vite.

Je restais sur place sidéré, interdit, décontenancé durant quelques instants. Le froid très vif qui sévissait dans la cour enneigée me ramena dans ma chambre où, dans un coin, mon ami LACLAVIERE m'attendait :

— « Il y a un moment déjà, je t'ai vu partir, revenir aussitôt, puis ressortir et te voilà avec un air bizarre : serais-tu malade ? »

— « Non, non, pas du tout ;

— « A d'autres, que s'est-il passé ? »

Nous étions profondément amis, lui et moi. Je me devais de tout lui dire... Ce fut très bref... Il me quitta alors pour aller à la fenêtre donnant sur la cour, où il resta un moment... Revenant vers moi, il mit sa main sur mon épaule et, avec son air bourru coutumier, il me dit simplement :

— « Tu as bien fait ! »

Et il m'entraîna vers la table bruyante où les copains, qui n'avaient rien vu, achevaient de fêter Noël dans le brouhaha des parlotes et des rires...

Le lendemain matin, alors qu'il faisait encore nuit, la guerre reprenait sauvagement dans cette presque île du JUTLAND à peine large de 40 km. En avril les hostilités se rapprochèrent de SCHLESWIG, l'entourant partiellement et d'assez près : la fournaise si proche nous causait maintenant les plus graves appréhensions... Quand, en mai, l'armée de MONTGOMERY écrasa et anéantit les Allemands,

qui capitulèrent sans conditions à KIEL, nous étions sauvés.

Ce jour de Noël 1944... date de 50 ans déjà, mais les brefs moments ci-dessus rappelés sont restés profondément ancrés en moi. L'ambiance de l'heure, la tristesse des lieux, la détresse humaine observée m'ont laissé l'impression d'une calamité indicible qui s'ajoutait chez moi aux horreurs vécues l'année précédente à Hambourg lors de sa destruction.

Mais n'étions-nous pas alors, tous, fragilisés dans notre corps et dans notre esprit par cette longue captivité, luttant tous et chacun pour en voir la fin ?

Je dédie ces lignes et mes fidèles pensées au souvenir de tous mes amis qui vécurent ce Noël 1944 avec moi, et qui ont tous disparu aujourd'hui.

Max PINLON, 70246 XA.

**PREMIER DÉJEUNER
DE
LA NOUVELLE ANNÉE :
DIMANCHE 15 Janvier 1995
au « ROYAL TRINITÉ », à 12 heures
VENEZ NOMBREUX**

Dernière heure :
Nous apprenons le décès de notre camarade et ami René SCHROEDER, Président des Anciens d'« Ulm ».
« Le Lien » reviendra sur cette disparition dans son prochain numéro.

ECHOS ET CORRESPONDANCES (suite)

(On voudra bien excuser l'« ancienneté » de quelques-unes de ces lignes, qui n'ont pu trouver place dans le numéro précédent.)

L'HISTORIEN... ET LE SOLDAT

Un ami béarnais, ancien P.G., me confiait récemment ses impressions sur une émission d'heure tardive, consacrée à la Guerre 39-40 en Alsace, contée (c'est le mot) par Alain DECAUX.

Voici quelques extraits :

« Il (DECAUX) en fait une description sommaire... Des soldats partis en guerre en septembre 1939 sans aucune envie de se battre !... L'Allemagne fin prête avec plus de 4.000 avions, la France 1.600 avions environ (j'ai oublié les chiffres précis).

Pas de guerre... les soldats allaient vendanger (... avec les Alsaciennes). On dansait en Alsace (films à l'appui avec Alsaciennes en tenue folklorique). Et bien sûr on allait en permission !... Il faisait froid en Alsace — Oui, c'est tout. A Paris on s'amusa !... »

« Voilà comment Alain DECAUX a raconté la guerre... et !... lui revenaient des souvenirs de jeunesse, il ne mentait pas... mais se gardait bien de dire les vérités essentielles. Il racontait avec force manières, de ses mains et de ses 10 doigts (le) regard fureteur, qui se voulait convaincant... »

— « Il se gardait de dire que des 1.600 avions français très peu de soldats en avaient vu la couleur sur le front... »

« J'étais en Alsace jusqu'au 10 mai environ, au 11^{ème} R.I., date à laquelle nous avons été dirigés sur Sedan et Verdun. Je n'ai jamais vu les soldats travailler en agriculture alors que nous étions cantonnés dans les villages, mais cela a pu exister. Nous n'avons jamais vu un bal en Alsace mais cela a pu exister. J'ai vu chaque dimanche des Alsaciennes avec leur coiffe traditionnelle, mais c'était toujours aux offices religieux. »

« Je n'ai jamais pu aller en permission. Parti le 3 septembre 39 du camp de Gurs, je n'ai revu mon village et ma famille que fin mai 1945. Le 17 février 1940 j'ai perdu mon frère âgé de 20 ans (mais) l'autorisation d'aller aux obsèques m'a été refusée... »

« En disant qu'il faisait froid en Alsace Alain DECAUX n'a pas dit qu'il faisait — 20°. Le pain qu'on ne pouvait couper qu'à coup de hache était immangeable, idem pour le vin. Jamais les roulantes ne nous ont offert autant de sauces gelées. (...) »

« Y a-t-il de sa part ignorance, mensonge, perversité ? Pour ma part cela m'a écœuré. »

— Dixit mon béarnais, corps et âme plongé dans la guerre, écoutant l'autre, magistral, la raconter un soir à la lucarne. D'un côté, la dure réalité des choses et des hommes, de l'autre les broderies livresque du « on dit que ». Tout publiciste n'est pas forcément historien, de même qu'une socque de bois n'est pas un riche lieu, lui ai-je répondu — partageant son écœurément a posteriori (il y a longtemps que je ne regarde plus ce genre de télévision dite historique, on y porte trop d'œillets...).

— ◆ —

— En visite chez nos amis GRANIER de Nîmes, Odette ROSE a été chargée par eux de transmettre à tous leur meilleur souvenir. Voilà qui est fait, mais un « direct »... n'eut pas été moindre. Amitiés.

— Merci très sincère à Germain PILLIÈRE, 10390 Clerey Sud, pour sa généreuse cotisation. Amicalement.

— D'Arcachon, signé Robert et Michèle VERBA... une carte postale minusculement sous-titrée F.E.E.L.I.N.G. : sur un hamac, un bel homme allongé, le chapeau rabattu sur ses yeux, semble écrasé d'heureuse insouciance estivale. Sans doute, quelque nostalgie de notre courriériste se cache-t-elle sous le sombrero fleuri ?

SOUVENIR

Deux manifestations commémoratives ont eu lieu en juin dernier : la première au bois de Blâmont, proche du village de Tanconville (54480) où une stèle a été érigée à la mémoire des 40 soldats du 153^{ème} R.I.F. tués en combat le 19 juin 1940. La deuxième de ces commémorations concernait les combats livrés par le 37^{ème} R.I.F. du secteur de Sarrebourg, notamment à Buhl, Xouaxange et Lorquin. A ces cérémonies, l'Amicale était représentée par des amis mussipportains.

DES FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

« Il est plus facile d'entendre parler des coups de massue de ces Grecs qui, il y a des millénaires, pourchassèrent les Perses de l'Attique au-delà de l'Helléspont et jusqu'au fin fond de la barbare Suse, que de voir un aussi implacable coup de tonnerre passer sur

sa propre demeure (...). Aujourd'hui même j'ai lu dans le journal que le Général Saint-Cyr, poursuivant les Autrichiens, a traversé Tübingen, Reutlingen et Blaubeuren, ce qui m'inquiète à cause de notre chère sœur et sa famille ; de plus j'ai peur des monstres de Condé, qui souillent encore notre sol et font de si affreux ravages chez vous. (...) — Lettre du poète Hölderlin, du 6-8-1796, à son frère dans le Palatinat.

MOISSON 1940 EN WURTEMBERG :

« Affecté au travail du battage, cela m'a procuré l'occasion de déjeuner dans une trentaine de familles paysannes (au menu, pratiquement toujours choucroute...).

Dans l'une d'elles : grande table placée dans une grange de bonnes dimensions. A proximité : toilettes avec une porte se fermant par un simple loquet placé très haut.

Sortant un jour de ce cagibi, bras levé à cause de ce fameux loquet, trois convives placés en vis-à-vis (anciens de 14-18) se levèrent, faisant le salut rituel à cette époque... Constatant leur méprise, ils reprirent leurs places assises, pensant sans doute : « Autant pour les crosses ».

Le P.G., lui, rigolait doucement... »

M. L.



Un groupe de P.G. Français habillés de bric et de broc...

POSTALES (suite)

Pierre et Marcelle PINEAU, délaissant momentanément Hossegor et ses pins, sont montés vers la Cité des Corsaires, Saint-Malo et ses remparts, les bateaux de guerre et, dans les ruelles de la ville, leurs équipages ; la procession aux flambeaux du 15 août et, peu après, sur les flots bleus l'arrivée des grands voiliers de la « Cutty Sark » (pardon, M. Toubon).

Marcel MOURIER et son épouse, habitués de Gréoux-les-Bains et de ses eaux... ont, un jour, osé braver les ardents rayons de Phaëbus, pour, à pied, monter aux Baux-de-Provence : le déjeuner et les rafraîchissements auront été sûrement appréciés ! Il n'y a plus que des jeunes...

Assemblée Générale du CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE (1945 - 1995)

Jeudi 18 Mai 1995
à La Chesnaie-du-Roy
VINCENNES

- Retenez bien cette date,
- Prenez vos arrangements,
- Faites un effort exceptionnel
LE 18 MAI !

Eric GROS et les siens sont restés en Bretagne, avec Cancale pour port d'attache, une grande partie de l'été : comme le dit notre germaniste studieux, les intempérances de Phébus deviennent alors plus supportables... Est-ce si sûr ? La nuit peut-être...

25 Août... (La promesse de l'aube)

« Au soir du 21 octobre 1940, Winston Churchill, paternel, ennuyeux, artificieux, mais indispensable, nous souhaitait et nous conseillait, dans une allocution radio-diffusée : « Allons, bonne nuit ; dormez bien. Rassemblez vos forces pour l'aube qui vient. Car l'aube viendra (...) Vive la France ! » (P. Clavant)

— L'aube promise a commencé de poindre... encore quelques longs mois d'épreuve(s)... et tout notre ciel s'inondera de lumière.

COURRIER SUCCINCT

— Madame Laure JOLLY, 85300 Challans, nous fait part du décès de son mari le 16 juillet dernier. Fidèle adhérent et lecteur assidu du « Lien ». Recevez, Madame, nos très sincères condoléances.

— Décès signalé également d'Alfred LAISSY, survenu le 13 août. Nos sincères condoléances à la famille de ce camarade, décédé à l'âge de 93 ans et dont les obsèques ont eu lieu à Paris.

— La presse a annoncé le décès survenu le 17 août dernier de Jean-Marie d'HOOP, professeur et écrivain, longtemps rédacteur en chef de la « Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale », devenue par la suite « Guerres Mondiales et Conflits Contemporains ». Ancien prisonnier en Oflag, il avait publié de nombreuses et remarquables études sur la captivité. « Le Lien » publiera prochainement certains de ces textes pour lesquels, voici déjà quelque temps, il nous avait très aimablement donné l'autorisation de reproduction.

RECHERCHE

Jean BARTHOLLET, 9, Chemin Tour-de-Ville, 26200 Montélimar, recherche témoins éventuels de la pendaison d'un jeune Polonais, survenue aux environs de Grumbach en janvier 1942 (Pays de Bade/Stalag VB Villingen).

— Pour l'Amicale de Rawa-Ruska, s'adresser 46, rue de Londres - 75008 Paris.

— Cotisation : Merci à Jean BOUREL, 13, route de l'Oratoire, 29620 (encore un nom double indéchiffrable) - Finistère.

— Coquille : Dans l'article de Jean AYMONIN (n° d'octobre) p. 6, 1^{ère} colonne, il convient de lire : « privé de permission pour une peccadille... ». Excuses à notre ami.

— De Gaulle (en confidence, à Peyrefitte) : « Notre plus grand ennemi héréditaire n'était pas l'Allemagne, c'était l'Angleterre. Depuis la guerre de Cent Ans jusqu'à Fachoda, elle n'a guère cessé de lutter contre nous... Entre les deux guerres elle nous a interdit de réagir au réarmement de l'Allemagne. (Puis) elle nous a lâchés à Dunkerque. Elle a bombardé joyeusement notre flotte à Mers El-Kébir. Elle nous a trahis en Syrie. Elle fait systématiquement bloc avec l'Amérique. Elle n'est pas portée naturellement à nous vouloir du bien. » (27 juin 1962)

« Bien sûr, l'intérêt égoïste de la France serait que l'Allemagne reste divisée le plus longtemps possible. Mais ça ne sera pas éternel. Adenauer le croit. Il a tort. L'avenir le démentira. La nature des choses sera la plus forte. L'Allemagne se réunira. » (8 août 1962)

Nous terminerons cette chronique par une anecdote touchant les turcos, dédiée particulièrement à P. DURAND et à J. AYMONIN (Précisons qu'il s'agit des tirailleurs et des zouaves de l'armée impériale de 1870-71).

Du comportement :

...« De l'Armée d'Afrique, notamment, viennent de beaux exemples de fidélité. Georges de Moussac, admirateur de la tenue irréprochable des zouaves et des tirailleurs dès le troisième jour de leur captivité au bord du Danube, relate l'incident suivant. Fanfaron, et peut-être gris, un caporal parisien croit faire de l'esprit en lançant à un turco, lorsqu'arrive la capitulation de Bazaine : « Metz pris, l'Empereur capout ! toi pouvoir rentrer dans gourbi, toi plus Français ! » Mais le turco soufflette le caporal en ripostant : « France heureuse, moi battre pour France ; France malheureuse, moi faire tuer pour France ; toi cochon, pas Français ! »

RHA, 2/1971, p. 96 - 97.

Nota : Le 1^{er} septembre 1994, à Fréjus, ont eu lieu des cérémonies officielles commémorant le 124^{ème} anniversaire des combats de Bazeilles, face au 1^{er} corps bavarois. Hommage aux troupes africaines qui ont combattu pour la France au cours de l'histoire.

Nota bis : L'année étant aux commémorations, rappelons que chargeant à la tête de sa compagnie, le 5 septembre 1914, Charles PEGUY tombait devant Villeroy. « Ils devaient tomber droits comme des chênes plus grands que les grands rois. Dans ces arènes, bataillons fauchés ras O moissonneur. Ils tombaient l'arme au bras au champ d'honneur. »

PARIS-TRINITÉ, 9 Octobre

En ce dimanche d'automne, l'air avait l'éclat du cristal —, nous étions une vingtaine pour la rentrée, comme les écoliers de la classe. Les cheveux blancs ou rares ne faisant rien à l'affaire : le souvenir et l'amitié primaient tout le reste.

On regretta bien sûr les absents, ceux qui tout près pouvaient venir... et les autres qui, retenus contre leur gré par la maladie, se trouvaient vraiment empêchés. D'autres tables auraient été dressées en plus, et la journée eut été plus belle, plus longue aussi au cadran de l'église !

Ah, si cet apparent... désintérêt pouvait laisser deviner une précaution de moyen terme, l'économie de santé et d'argent pour, en mai prochain, venir à la Chesnaie-du-Roy fêter le Cinquantième Anniversaire du retour ! Pensez-y, chers amis, proches et lointains, **dès maintenant...**

LA MADELON (Suite)

Pour compléter la documentation de Chabert, je dois ajouter que Bach, qui avait fait son droit lorsque ce diplômé représentait quelque chose, est décédé à Nogent-le-Rotrou, alors qu'en tournée il interprétait « Mon Curé chez les Riches ». Cette histoire de prêtre ancien combattant qui a conservé les « mauvaises » habitudes du front. Allant jusqu'à donner le nom de Poilu à son chien.

J'étais justement dans cette ville ce jour-là et en avais éprouvé beaucoup de peine, car ce grand artiste m'avait reçu gentiment dans sa loge du Châtelet où il jouait l'opérette « Sidonie Panache ». Toujours dans un rôle de soldat... un zouave.

A. B.

— IMAGES... Au mois de novembre, la télévision a diffusé, mais à une heure bien trop tardive, deux excellents reportages sur les prisonniers du Goulag, au nombre desquels 30.000 Français dont

10.000 moururent...

Enumérant les différentes catégories composant un tel effectif, un article du « Figaro » énumérait, en troisième position :

« Les anciens prisonniers de guerre Français détenus entre 1940 et 1945 dans les camps de Prusse Orientale ou transformés en travailleurs libres à proximité de la frontière soviétique : un certain nombre d'entre eux s'étant évadés pour rejoindre, en traversant le Bug ou le Niémen, les armées alliées de l'autre côté de la frontière, ou libérés par l'Armée Rouge quand celle-ci marcha sur Berlin, apprirent à leurs dépens que les Soviétiques n'avaient aucune pitié pour aucune catégorie de prisonniers de guerre (sauf, et encore, pour la toute petite fraction de ceux-ci identifiés comme communistes), y compris leurs propres ressortissants, qu'ils traitent comme des déserteurs. »

Des images éprouvantes, dures, pour nous qui n'avons pas besoin de beaucoup d'imagination pour « réaliser » ce qu'a pu être, en ses lieux polaires, la vie matérielle et morale de nos camarades des camps et des Kommandos allemands, plongés par une aberration insensée dans ce nouvel enfer ! Où ils furent quasi-oubliés de leur pays

même... pour des raisons de haute politique ! Scandaleux !

J. T.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

En 1994, les Editions Grassin ont fait paraître : Juin, une Encyclopédie poétique sur le thème « Les Fleurs » ; Octobre, une Anthologie concernant « Les poètes et l'esprit français ».

Des œuvres de notre camarade André BERSET ont été acceptées et diffusées dans ces ouvrages.

— Si vous fouinez un jour chez votre libraire, n'hésitez pas. Osez ! Vous connaissez son talent...

— ◆ —

Paru également : « Et pourtant..., ils se sont bien battus », de Robert SAINT-MARC, 17, rue de Thuir, 33760 Targonnac. Préfacé par André MERIC, ancien secrétaire d'Etat aux A.C. — « ce livre démontre et prouve que » les Combattants Français de 1939-1940 ont fait leur Devoir, tout leur Devoir, jusqu'au sacrifice de leur vie et avec le plus grand honneur. » (chez l'auteur - Prix net 150,00 F)

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Nous espérons que vous avez passé d'excellentes vacances ! Nous comprenons bien que le courrier destiné à l'Amicale ait été si peu abondant. Nous remercions tous ceux qui ont quand même pris le temps de nous envoyer un petit mot.

Merci et bienvenue à notre nouvel adhérent :

— CAFFARD Marcel, 86, Roissy-le-Haut - 91540 Ormoy-Mennecy, parrainé par notre ami COLOM Roger - 45760 Boigny-sur-bionne.

Et

— MAGIS Firmin - 6941 Bonal-sur-Ourthe (Belgique)
— M^{me} BERCHOT - 94410 Saint-Maurice
— FOUISSARD Maurice - 28630 Berchères

CARNET NOIR

C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris par son épouse le décès de notre Ami Lucien ARNOULT - 11140 Axat, disparu subitement le 19 septembre dernier.

Nous partageons sa peine et lui adressons toutes nos condoléances.

HISTOIRE

Quelque long temps avant son récent décès, Jean-Marie d'HOOP, ancien prisonnier de guerre à l'Oflag VIA, Rédacteur en chef de la « Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale », devenu par la suite « Guerre Mondiale et Conflits contemporains », nous avait aimablement autorisé à reproduire différentes études sur la captivité parues dans ces deux célèbres publications au cours des années passées.

Pour des raisons d'opportunité cela n'avait pu avoir lieu, mais l'approche du Cinquantième Anniversaire du retour des prisonniers de guerre, nous offre l'occasion, tout en instruisant nos lecteurs sur des réalités qui ne leur sont pas complètement étrangères, de rendre à l'auteur l'hommage bien mérité de ses anciens compagnons. Les textes de lui que nous allons publier sur plusieurs numéros du « Lien », retiendront, nous l'espérons, l'attention du plus grand nombre par le sérieux et l'étendue des connaissances de Jean-Marie d'HOOP —, nous félicitant de pouvoir ainsi accroître l'audience de ses premiers lecteurs.

J. TERRAUBELLA.

PROPAGANDE ET ATTITUDES POLITIQUES DANS LES CAMPS DE PRISONNIERS : LE CAS DES OFLAGS

Environ 30.000 officiers sur un total estimé entre 1.800.000 et 2 millions de prisonniers : tel est le bilan très approximatif de la défaite de mai-juin 1940 ; aucun nombre plus précis ne peut être avancé, faute de recensement (1). Enfermés dans des *Offizierslager* (oflags), qui sont, selon les circonstances, des casernes, des forteresses ou, le plus souvent, des camps de baraques sommairement aménagées, étroitement surveillés, ne correspondant avec leur famille que par de brèves lettres (26 lignes) ou cartes (7 lignes) en nombre rigoureusement limité, sans contact avec l'extérieur, ces officiers paraissent retranchés du monde. Celui-ci est venu cependant à eux, par des voies diverses dont nous verrons l'origine, mais qui sont toutes l'expression d'une propagande. Devant ces informations, ils ont réagi, non seulement en tant que captifs pour qui le problème primordial était celui de leur libération, mais aussi en fonction de leur personnalité, d'opinions forgées avant qu'ils ne constituent cette société artificielle, et qu'ils soient mis en face des problèmes inattendus qu'allait poser le changement de régime en France et la poursuite de la guerre.

Mais d'abord, pourquoi faire un sort particulier aux oflags, dans ce monde de la captivité (2) ? Les raisons en sont simples. Sur tous les problèmes concernant les prisonniers, on ne peut guère utiliser comme sources que des témoignages, soit publiés après la Libération, et dont certains sont encore parus récemment, soit témoignages oraux ou écrits recueillis par la commission d'Histoire de la captivité du Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale : les uns et les autres proviennent en plus grand nombre des officiers que des hommes de troupe, pour des raisons évidentes de niveau de culture. Ils sont complétés parfois par des notes manuscrites, des journaux intimes,

même des fragments d'archives, sauvés lors de la débâcle finale de l'Allemagne, et d'autant plus précieux qu'à la différence de la première catégorie de documents, ils n'ont pas été rédigés après coup. C'est sur eux que s'appuie le plus possible ce travail. Il est évidemment regrettable de ne pouvoir confronter ce point de vue avec celui des gardiens ou avec les documents de l'OKW qui n'ont pas encore été exploités (3). On possède toutefois dès maintenant une documentation qui nous a paru suffisante pour justifier cette étude. Mais si elle s'est limitée aux oflags, c'est surtout que ceux-ci, à la différence des stalags et surtout des kommandos dont la diversité est extrême, forment un monde uniforme.

On est frappé de constater que d'un oflag à l'autre, malgré des différences parfois sensibles de conditions de vie et de discipline, il n'y a, entre les comportements, que des nuances. C'est que tous les officiers se trouvent dans une situation analogue. Ils vivent dans un univers clos, isolés, sans contact avec la vie allemande, ce qui fait une différence fondamentale avec les hommes de troupe. D'autre part, ils constituent un milieu homogène, un échantillon de la bourgeoisie française, avec, bien entendu, tout ce que ce terme comporte de nuances dans son uniformité. Car, de la haute bourgeoisie des milieux d'affaires et de la haute administration, ou de la vieille noblesse terrienne, au petit bourgeois issu du monde artisanal ou rural, tous les milieux des classes dirigeantes sont représentés ; on peut y discerner sans trop d'arbitraire plusieurs groupes : les officiers d'active, les enseignants (où le nombre appartient à la grande masse des instituteurs), et les professions libérales, le clergé, les fonctionnaires de tous grades, les industriels et commerçants de tous niveaux, etc... Ce monde se caractérise par un niveau de culture inégal, mais relativement élevé. Tous ont

« fait des études » : la plupart sont au moins bacheliers, ce qui d'après le philosophe Goblot est le signe d'entrée dans la bourgeoisie (4), ou titulaires du brevet supérieur, ce qui est le cas des instituteurs et des ingénieurs des Arts et Métiers. Seuls n'atteignent pas ce niveau certains officiers d'active sortis du rang, après la guerre de 1914-1918, ou des officiers de réserve non bacheliers qui ont passé un examen probatoire pour être admis dans les pelotons d'EOR. Mais la majorité a fait des études supérieures, plus ou moins longues et spécialisées, dans les domaines les plus divers. C'est une société où l'activité intellectuelle tient une large place, d'autant plus que c'est un monde d'oisifs, qui ont le temps de lire, de réfléchir, de méditer, de discuter. Dans ce milieu complexe, les conditions de vie, matérielles et morales, l'inconfort, le froid, la faim, l'oisiveté dans la vie en commun, la coupure d'avec les familles, l'incertitude de l'avenir rendent plus sensibles à l'évolution des événements, et provoquent des réactions impulsives et excessives. Les informations qui parviennent de l'extérieur sont disséquées, amplifiées ou minimisées, selon le tempérament de chacun. Mais de grands courants se dessinent, qui ne peuvent pas tous s'exprimer également.

Il est certain que, par leur milieu d'origine et par leur éducation, la grande majorité des officiers appartient à la bourgeoisie traditionaliste, catholique et conservatrice ; sans doute des sondages, s'ils avaient été possibles, auraient montré des nuances, mais dans l'ensemble c'est un milieu qu'on peut considérer comme « de droite ». Il faut ajouter qu'un nombre non négligeable de ces prisonniers, en raison de leur jeunesse ou de leur vocation militaire, sont faiblement politisés, ce qui ne les prédispose pas à mettre en question l'ordre qui s'établit. Cela ne signifie pas que les opinions de gauche, même les plus extrêmes, ne soient pas représentées dans les camps : certains prisonniers feront plus tard une carrière politique dans les partis de gauche, mais les hommes de gauche ne sont, de toute évidence, qu'une faible minorité, venant de professions libérales, et le plus souvent du monde universitaire. Enfin, quelles que soient leurs divergences, la condition d'officier, à laquelle ils se sont tous soumis volontairement, qu'ils soient d'active ou de réserve, implique chez eux un choix patriotique et le sentiment de leur devoir : mais ils l'interpréteront différemment, et certains lui feront subir une déviation paradoxale.

Ce monde, composite malgré son unité, va réagir en fonction de l'évolution de la guerre, de la situation intérieure de la France, et surtout de la manière dont il est informé : réaction sans grand intérêt, si l'on considère que c'est un monde en quelque sorte neutralisé, en marge des événements, sans influence pratique ; significative cependant, dans la mesure où elle éclaire certains agissements et où elle reflète, compte tenu des incidences psychologiques de la captivité, le comportement d'un échantillon de la bourgeoisie française.

Dans cette évolution, l'année 1942, avec les perspectives nouvelles qu'elle ouvre, sera décisive. Jusque-là, c'est une période de grande incertitude et de trouble. Dans les premières semaines de la captivité, les prisonniers abasourdis par la défaite, ignorants de ce qui se passe, sont bien incapables de se livrer à une analyse lucide de la situation ; chacun s'efforce de revivre et de comprendre les événements qui l'ont amené à l'état où il est. Ils ne voient que les causes immédiates de leur propre mésaventure, le manque de matériel, la supériorité de l'armement allemand, chars ou avions, le dynamisme de l'armée qui les a vaincus. Confrontant leurs expériences, ils aboutissent généralement aux mêmes conclusions. Cela les amène à faire le procès, non de leurs chefs ni de la pensée stratégique, ce qui demanderait une analyse plus élaborée, mais de ceux qui paraissent tout naturellement responsables de l'impréparation matérielle et morale de la France à la guerre, les hommes politiques, les gouvernements, le Front Populaire dont le souvenir demeure chez beaucoup d'entre eux si cuisant, et finalement la III^e République. Tout cela les rend réceptifs à la propagande allemande et à la propagande du gouvernement de Vichy, qui pendant deux ans vont exercer leur action par des moyens d'information à sens unique.

Les premières nouvelles, colportées avec insistance, et probablement souvent de bonne foi par les Allemands, sont, dans un certain sens, rassurantes : la guerre est pratiquement finie, l'armée française étant vaincue, l'Angleterre va faire la paix avec le Führer et chacun va rentrer chez soi. C'est cette assurance qui a empêché maintes évasions, dont l'occasion n'a cependant pas manqué. Mais cette perspective ne s'étant pas réalisée dans la période décisive de fin juin — début juillet 1940, la propagande allemande s'organise officiellement pour persuader les Français que le Reich est invincible, que la paix se fera inéluctablement aux conditions qu'il fixera, et que la France devra s'adapter à cette situation nouvelle.

Dans les oflags, c'est d'abord par la radio que parviennent les nouvelles de la guerre. Des haut-parleurs sont installés généralement un peu partout, les communiqués de l'OKW sont diffusés tous les jours, et, dans les grandes circonstances, les discours de Hitler. Certains prisonniers ont même eu l'occasion à l'oflag XIII A d'entendre Ferdonnet, qui s'était fait une célébrité par ses émissions à Radio-Stuttgart, pendant la « drôle de guerre » (5). Très rapidement, la radio est relayée par les journaux allemands que les officiers avaient le droit d'acheter. Dans les camps, on put ainsi lire le quotidien du parti nazi, le *Völkischer Beobachter*, ou l'hebdomadaire de Goebbels, remarquablement fait, *Das Reich*, et même la *Frankfurter Zeitung*, plus intéressante parce que moins conformiste, ce qui fait qu'on se la procurait difficilement et irrégulièrement, et qu'elle disparut en 1942. Parfois arrivaient aussi certaines

revues militaires allemandes, tandis que les journaux locaux, les moins intéressants, *Westphälische Zeitung*, *Pommersche Zeitung*, *Niedersächsische Zeitung*, etc..., étaient vendus généreusement. Les prisonniers étaient traités en somme comme la population allemande, ils recevaient la même image de la guerre, celle que voulait montrer le gouvernement du Reich. Ils apprenaient ainsi l'offensive terrifiante de la *Luftwaffe* sur l'Angleterre, l'anéantissement de la RAF, la destruction des villes industrielles anglaises, les gigantesques incendies qui dévoraient Londres toutes les nuits, les exploits des sous-marins qui coulaient chaque mois des centaines de milliers de tonnes de marchandises et allaient réduire l'Angleterre à la famine et à la capitulation. Cela ne pouvait que les inciter à la résignation et à la passivité, à la grande satisfaction de leurs gardiens.

Mais la propagande allemande avait à l'intention des prisonniers davantage d'ambition. On le constate en étudiant les moyens employés, et en premier lieu *Le Trait d'Union*, qui se présente comme le journal des prisonniers, mais qui est édité par la *Propaganda Abteilung de la Wehrmacht*. Apparu très tôt (son premier numéro est du 23 juin 1940), c'est un hebdomadaire — parfois même avec deux numéros dans la même semaine — diffusé gratuitement dans tous les camps. Destiné aux hommes de troupe plus qu'aux officiers, il n'est pas pris au sérieux, mais les thèmes de propagande qu'il développe sont intéressants à analyser. Jusqu'en juin 1941, il exploite à fond l'anglophobie, comme l'avait déjà fait la propagande allemande pendant la « drôle de guerre », mais avec des arguments nouveaux et plus persuasifs : Dunkerque, l'absence de l'aviation britannique dans le ciel de France, bientôt Mers el-Kebir (6), puis Dakar... D'ailleurs, le procès de la perfide Albion n'est plus à faire : du Moyen Age, de Jeanne d'Arc, à Fachoda et bientôt à l'affaire de Syrie, elle s'est toujours opposée à la grandeur de la France, et elle est sa véritable ennemie. Mais il y a une justice, l'Angleterre devra s'avouer vaincue, car elle ne pourra continuer la guerre seule ; dès le 30 juin 1940, *Le Trait d'Union* titre : « La guerre à l'Ouest est terminée » (7). Cette prévision aventureuse ayant été démentie par les faits, elle est reprise sous une forme plus nuancée : « L'Angleterre s'effondre », « l'attaque allemande redouble d'intensité »... Le triomphalisme de l'été 1940 s'atténue, pour reprendre vigueur lors des victoires de Rommel en Afrique du Nord, et les succès de la campagne des Balkans, les Anglais chassés de la Crète (mais on ne dit pas à quel prix) : il ne faut pas compter sur eux pour être libérés.

En même temps, les prisonniers sont invités à méditer sur les responsabilités de la France, qui n'est pas non plus innocente. Bien sûr, eux-mêmes ne sont que des victimes d'un régime démocratique livré aux Juifs, aux banquiers de « la City », aux parlementaires corrompus auxquels ils ont eu le tort de confier le sort du pays ; mais ceci doit les amener à la conclusion que le Maréchal Pétain est le sauveur. On en profite pour faire appel à l'histoire ; les Français doivent savoir qu'ils ont pendant longtemps abusé de leur force : en deux siècles « la France a fait trente fois la guerre à ses voisins, le plus souvent à l'Empire allemand » (8). Le grand responsable de cette politique néfaste est Richelieu, comme devait l'expliquer le « professeur » Grimm, dans une tournée de conférences qu'il fit dans les oflags en 1941, pour renforcer la propagande écrite. Ce professeur, en réalité un avocat qui jugeait sans doute que ce titre lui donnerait plus d'autorité, était membre du « Comité France-Allemagne ». Il avait gagné la confiance d'Hitler en publiant en 1926 un livre, *Volkohne Raum*, dans lequel il présentait les Français comme un peuple où la race blanche était profondément altérée, et comprenant 45 % de communistes. Il devait publier en 1943 le *Testament politique de Richelieu et les traités de Westphalie*, où il exposait la thèse de la continuité

de la politique extérieure de la France, de Richelieu jusqu'à nos jours, sous tous les régimes et tous les gouvernements ; les rois de France avaient déjà combattu la Maison d'Autriche, pour empêcher de réaliser l'unité des peuples germaniques... A vrai dire, il n'y avait là rien de bien nouveau. La théorie des « frontières naturelles » de la France avait toujours été répandue complaisamment en Allemagne, mais la plupart des prisonniers, n'étant pas historiens, pouvaient ignorer qu'elle ne reposait sur aucun fondement sérieux.

A suivre.

(1) On ne possède sur ces effectifs que des renseignements souvent contradictoires, et toujours incertains. Le chiffre de 41.198 prisonniers dans les oflags (ordonnances comprises probablement), au 15 avril 1941, fourni par l'Ambassade d'Allemagne au Cabinet du Ministre, paraît manifestement trop élevé. Dans son livre récent, *La Captivité. Histoire des prisonniers de guerre français, 1939-1945*, Paris, 1980, seul ouvrage d'ensemble sur la question, mais qui traite peu des oflags, Yves DURAND note les chiffres de 1.900.000 sous-officiers et hommes de troupe et de 29.000 officiers, donnés par l'OKW ; il les considère comme sans doute légèrement supérieurs à la réalité.

(2) L'auteur de cette étude a été lui-même prisonnier dans un oflag (le VIA), de 1940 à 1945. Quel que soit son souci d'objectivité, son travail ne peut manquer de porter la marque de son expérience personnelle et de sa propre analyse de la documentation qu'il a rassemblée. Il est bon de savoir que tous les camps étaient désignés par un chiffre romain correspondant au *Wehrkreis* (Région militaire) sur le territoire duquel ils étaient implantés, suivi d'une lettre pour les localiser. Les plus fréquemment cités ici sont en Poméranie (II D, Gross-Born, transféré en mai 1942 au II B à Arnwalde), en Saxe (IV C, Colditz et IV D, Elsterhorst), en Westphalie (VI A Soest et VI D, Münster), dans le *Wehrkreis* de Hambourg (X B, Nienburg et X C, Lübeck), en Bavière (XIII A, dissous en 1941) et en Basse-Autriche (XVII A, Edelbach).

(3) Les références à des récits de captivité apparaîtront dans les pages suivantes. Signalons dès maintenant les rares études de caractère scientifique : Pierre FLAMENT, *La vie à l'oflag II D - II B, 1940-1945*, publié par l'Amicale de l'oflag IID - II B, 838 p., Paris, 1957 (thèse de doctorat, dont les notes prises au jour le jour par l'auteur constituent la source principale) ; Jean-Marie d'HOOP, Lübeck, oflag X C, dans la *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale*, n° 37, janvier 1960, pp. 15-29 (à partir de témoignages écrits ou oraux recueillis systématiquement auprès des anciens prisonniers de ce camp) ; Philippe GOLDMANN, *La propagande allemande auprès des prisonniers de guerre par « Le Trait d'Union »*, mémoire de maîtrise, 306 p. dactylographiées (un exemplaire au Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale), qui ne dispense pas de la lecture de ce journal. Le Comité possède des microfilms de documents de l'OKW ; ils sont actuellement en cours de décryptage, mais n'ont fourni jusqu'à présent que des renseignements partiels, concernant des cas individuels, difficilement utilisables pour notre recherche ; Yves DURAND, *op. cit.*, a pu toutefois obtenir consultation d'archives officielles allemandes, mais celles-ci sont très fragmentaires.

(4) Cf. Edmond GOBLOT, *La barrière et le niveau, étude sociologique sur la bourgeoisie française*, Paris, 1925.

(5) Cf. André DASSART, *J'étais un prisonnier*, Alger, 1945, p. 168, et Robert CHRISTOPHE, *Les flammes du purgatoire*, Ed. France-Empire, 1979, p. 75.

(6) Des affiches « Souvenez-vous de Mers el-Kebir » furent placardées dans les camps comme en France occupée ; mais il aurait fallu veiller nuit et jour à ce qu'elles ne soient pas lacérées, aussi l'expérience ne fut-elle pas renouvelée.

(7) *Le Trait d'Union*, n° 2.

(8) *Ibid.*, *passim*.

BAD-DURHEIM



Bad-Durheim - Villingen (VB) 1942

Communiquée par Robert POLMARD
(debout à l'extrême droite)
55300 LACROIX-SUR-MEUSE

Réunion Amicaliste Sarthoise Le Samedi 18 Mars 1995

Il y a 50 ans... et oui ! Une raison supplémentaire pour venir dire à un Copain que l'on a, peut-être, pas revu - TE RAPPELLES-TU ? les RETROUVAILLES c'est ça.

Amicalistes de la Sarthe, des Pays-de-Loire, des Régions Voisines et de ... partout nous vous attendons nombreux, comme d'habitude, plus encore si possible, avec vos Familles, le **SAMEDI 18 MARS 1995**.

Ces retrouvailles seront présidées par notre, toujours aussi dévoué Ami, Marcel SIMONNEAU.

Nous comptons aussi sur la présence de Représentants d'Amicales Nationales et Délégués U.N.A.C.

A partir de 9 h. 30 : accueil, salle Alexis-Bonnet, 14, rue du Père-Mersenne, au Mans (près de la Gare SNCF).

10 heures : Assemblée Générale suivie du dépôt de gerbe à la Mémoire des Camarades Disparus. Ensuite Vin d'Honneur.

12 h. 45 : Repas de l'Amitié à Ruaudin - Hôtel Castelet (7 km du Mans) - prix 150 F tout compris (apéritif, vins, café, liqueurs).

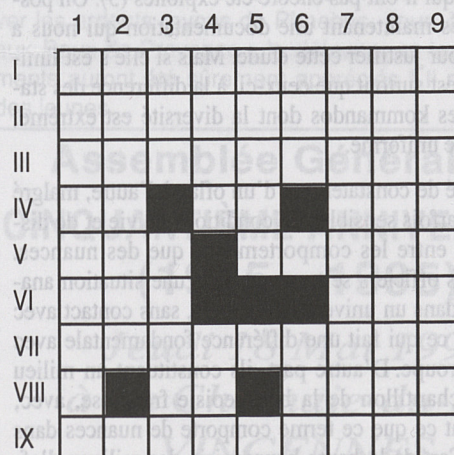
Inscriptions : Auprès de Marcel HEURTEBIZE, 76, avenue Rubillard - 72000 Le Mans - Tél. 43 24 82 78 ; ou Georges BEAUPIED, 27, rue Paul-Ligneul - 72000 Le Mans - Tél. 43 28 31 46 ; ou Maurice CHAPRON, 41, rue Henri-Barbin, 72000 Le Mans.

Joindre votre règlement à l'inscription. Ne pas oublier d'indiquer votre numéro d'OFLAG ou STALAG. Date limite d'inscription : **4 mars 1995**.

Le Comité d'Organisation.

Mots croisés n° 496

par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

I. - Homme parfait. — II. - Caractère d'une personne qui ne distingue pas le bien du mal. — III. - Raconta des histoires. — IV. - Possessif inversé. - Voyelles. - Pièces de vers ou de prose dans laquelle on a enlevé le ton. V. - Vallée envahie par la mer. - Est d'une piété, d'une bonté, d'une vie exemplaire. — VI. - Titre d'honneur donné devant le prénom. - Un tri sans ordre. — VII. - Cherchais avec toutes les ressources de son esprit le moyen de faire quelque chose. — VIII. - Chef-lieu du département de la Manche sur la Vire. - Ciboule. — IX. - Faire durer longtemps... longtemps.

VERTICALEMENT :

1. - Etoffe de laine croisée à côtes en relief. — 2. - Trouble subi par la surprise, la peur, etc... — 3. - Négation. - Encoignure. — 4. - Sélectionné. - On y va pour trouver des galons. — 5. - De fond elles balayent tout. — 6. - Au centre de la mêlée. - Indique un lieu où on se trouve. — 7. - Arriverais à être plus svelte en suivant un régime sévère. — 8. - Est vigilante jusqu'à l'extrême limite. — 9. - Supprimer.

A DÉCODER DANS LA GRILLE

Prendre la lettre qui figure à l'intersection des deux chiffres, exemple : III/1 = B)

III/1 =	III/2 =	III/3 =	III/7 =	III/6 =	II/1 =
V/8 =	VII/2 =	VII/4 =	VII/9 =	III/1 =	VI/2 =
VII/5 =	IX/5 =	IX/8 =	IX/7 =	VII/7 =	V/8 =
IX/2 =	IV/4 =	II/4 =	VIII/8 =		

LA GAZETTE DE HEIDE

PAQUES 1929

On parle beaucoup de la Légion en ce moment. Je vous en ai moi-même déjà parlé ici, mais comme le dit mon ami WEBER, j'ai toujours, comme les bouteilles, une histoire de derrière les fagots. Je vais, pendant que ma circulation cérébrale précaire (dixit = la faculté), me le permet encore, vous en sortir une authentique de mon cerveau.

J'ai bien connu dans mon enfance les légionnaires. Mon père, officier du rang (non légionnaire) avait brigué l'emploi de Trésorier au 3^{ème} Régiment Etranger à Fez et grâce à ses glorieux états de services (une palme et trois étoiles) l'obtint, et occupa ce poste de 1925 à 1936. Il aimait la Légion par-dessus tout, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir l'aventure que je vais conter.

D. PORCH, auteur du livre La Légion Etrangère dit, que l'évasion est une plaie endémique pour elle. C'est donc une tentative que je vais vous narrer.

Mes parents avaient un ordonnance d'origine allemande, ou se disant tel, qui las des colonnes et des opérations du bled avait, pour s'y soustraire, postulé cet emploi. Il s'appelait BRAUN (prononcez Brône). Il entamait son rengagement de cinq ans, c'est-à-dire qu'il lui restait encore quatre années à faire. Il ne cachait pas son impatience d'aller retrouver ses brumes nordiques natales. Il paraissait lettré, il me donna même quelques leçons d'allemand. Un jour, pour me faire comprendre le sens du verbe (sich liegen), il n'hésita pas à se jeter à plat ventre sur le sol en ciment de la pièce et s'écorcha les mains.

Nous étions logés dans des bâtiments réservés aux officiers, avec eau courante mais sans électricité ni sanitaires intérieurs ; nous nous éclairions à la lampe à pétrole. Par la suite nous fûmes logés plus confortablement.

L'ordonnance, qui ne rentrait pas au quartier le soir, couchait dans une ancienne cuisine attenante et était nourri à la gamelle chez les tringlots voisins. C'était la seule pièce dotée d'un robinet sur évier, où la maison venait s'approvisionner pour la toilette et la cuisine.

Il y avait son lit de camp couvert de couvertures brunes, toujours fait au carré. Le dimanche, il était dispensé de service et bénéficiait souvent d'une permission de la nuit signée par son capitaine. En plus de son Prêt il avait « la pièce » et je crois savoir que son employeur était généreux... Bref ! il aurait pu être le plus heureux des hommes (de troupe) sans le cafard qui le prenait parfois, « autre plaie endémique de la Légion » ou « Heimweh », comme il disait lui-même, et qu'il noyait en compagnie de ses semblables pendant ses « perms », dans des bouchons pour légionnaires.

Il souffrait de la chaleur et il avait encore quatre années à la supporter, quand dans son esprit germa le projet de la désertion via le Maroc-Espagnol. Il existait une filière montée par les Allemands, mais il fallait de l'argent. Qu'à cela ne tienne il y en avait dans le coffre-fort du trésorier à Dar Mahres, il n'y avait qu'à se servir. Il était gardé la nuit par un planton qui couchait dans le bureau, mais il était peut-être possible d'acheter ce dernier ; il avait appris, par une conversation surprise entre le trésorier et son lieutenant adjoint, qu'en plus de la clé portée dans la poche de mon père, il y en avait une autre chez lui, dans

sa cantine, dans l'armoire de la chambre à coucher. Il n'était pas difficile de se faire faire des clés de l'armoire puis de la cantine ; Braun avait accès à la chambre pour y passer la serpillière et, à la Légion, il ne manquait pas d'habiles serruriers : prendre les empreintes était un jeu, ce qui fut fait, et il eut bientôt en sa possession les deux clés désirées.

Restait à choisir le moment propice pour avoir plusieurs jours de battement pour exécuter ce fric-frac et se sauver. L'occasion se présenta.

Un capitaine du Génie, ami de mes parents, en garnison à Rabat, fut invité à passer les fêtes de Noël chez eux avec sa femme et sa filette. Il devait par la suite devenir mon beau-père. La place ne manquait pas, ma sœur était à Saint-Germain-en-Laye à la Légion d'Honneur, moi à La Flèche où, « Vêtu de drap marine aux boutons reluisants, le képi rouge et bleu posé bien crânement, je jouais les Brutons ».

En retour, mes parents étaient conviés à passer plusieurs jours pour les Fêtes de Pâques au bord de la mer chez eux. Ce crâneau était l'occasion espérée pour le cambriolage que le légionnaire prépara minutieusement...

Mais mes parents empêchés durent annuler le voyage. C'était fâcheux pour le voleur, mais, comme tout était prêt, le cambriolage eut lieu, sans effraction grâce à la clé de la cantine et à la complicité du planton vigile, qui devait lui aussi désertier avec sa part du butin. Au quartier le forfait ne se vit pas tout de suite, les bureaux étant fermés le dimanche. Le planton envolé, le coup était parfait, mais heureusement pour nous le voleur commit une imprudence.

Il revint à la maison dans le but de remettre la clé dans la cantine ainsi que le revolver qu'il avait également subtilisé pendant que mes parents seraient aux offices de Pâques. Cela le perdit, il fut pris sottement.

Mon père se rasait à l'intérieur de la maison. Ma mère ayant besoin d'eau vint remplir un broc au robinet de l'ancienne cuisine, son regard se porta sur un calendrier vide-poche que l'ordonnance avait décroché à son profit du mur de la salle à manger et qu'il avait cloué à la tête de son lit. De la poche en carton pendait un cordon qui lui sembla familier. Elle plongea la main et en retira un objet brillant qu'elle porta à son mari pour identification.

— Mais c'est la clé de mon coffre ! s'exclama-t-il...

— Reporte là où tu l'as trouvée, j'arrive.

Elle s'exécuta mais se heurta à Braun qui arrivait. Lui voyant l'objet entre les mains il tenta de le lui arracher en criant.

— C'est à moi Madame, souvenir !

N'y arrivant pas, il lui prit le cou à deux mains et serra, serra. Renversée sur le lit à moitié étouffée ma mère ne pouvait proférer ni parole ni son, elle sentait déjà son esprit vaciller. L'issue aurait été fatale si un capitaine qui passait devant la maison et entendait des bruits de lutte n'était accouru à son secours. Avec l'aide de mon père qui avait enfin entendu ils maîtrisèrent le forcené qui, se voyant pris,

passa sans difficulté aux aveux.

On retrouva le pistolet de la cantine sous le traversin.

Ma mère, traumatisée, mit longtemps à se remettre. Elle revit souvent cette scène en cauchemar et eut des angoisses nocturnes jusqu'à son retour du Maroc.

Epilogue :

Une moto qui devait servir à l'évasion des deux complices avait été retenue chez un garagiste marron. Elle fut décommandée et l'acompte restitué. On retrouva dans une touque, cachée derrière une touffe de doum, dans le ravin de Dar Mahres, 75.000 F en espèces, moins ce que le planton avait pris pour sa part, qui fut retrouvé ivre dans un quartier chaud de la vieille ville, les poches pleines de coupures... Si le montant du vol paraît peu conséquent, c'est que la solde des officiers avait été distribuée la veille. Il ne restait en caisse que l'argent courant. Dire que mon père allait chercher cet argent tous les mois au Trésor et le rapportait dans une serviette placée sur le guidon de son vélo, sans jamais avoir été inquiété ! Il n'était même pas armé... La criminalité était moins virulente qu'aujourd'hui. Mais revenons à notre affaire.

Braun fut condamné à cinq ans de prison qu'il devait purger à la fameuse maison d'arrêt de Kenitra, qui sert encore. Il ne fit que quatre années. Seule la tentative de meurtre fut retenue, l'argent ayant été récupéré. Je sais cela par le fils du Directeur de la prison qui fut mon camarade d'école. Le détenu badigeonnait les murs du pénitencier à la chaux, d'où sa remise de peine pour bonne conduite. Il fut muté après son élargissement à Bechar où, gageons-le, il eut tout le loisir de regretter ses brumes du Nord, car il devait terminer les quatre ans de son contrat à la Légion.

Heureusement tous nos ordonnances ne furent pas ainsi. Ils étaient en général très dévoués à leurs officiers et à leurs familles. L'un d'entre eux qui se fit démobiliser et naturaliser français au Maroc, se maria là-bas et tint un commerce. Il venait souvent nous voir en civil avec les siens.

Ceci n'a rien à voir avec la captivité ou la guerre et, de plus, peu réjouissant, mais j'espère vous avoir quand même intéressé. Vous vous bidonnerez la prochaine fois, promis, si le Ciel nous le permet...

Sur ce cher(es) amis(es) recevez mes bonnes amitiés et Joyeux Noël.

AYMONIN Jean, 27641 XB.

COTISATIONS 1995

N'oubliez pas de préciser
votre Stalag

Montant de la Cotisation
75,00 F



9 Octobre 1994 : Sous un ciel de traîne... l'automne est au rendez-vous du « Royal-Trinité » parisien... pour le déjeuner de rentrée. Les convives sont attendus par quelques membres du Bureau, accueillants, attentifs.

Les Anciens d'ULM se retrouvent de moins en moins nombreux, mais il y a les fidèles : MM. MEZ, DUEZ, BALASSE ; et M^{mes} REIN, COURTIER, CADOUX, MIQUEL.

Les absents excusés : notre Président, René SCHROEDER et Madame ; nos amis GRESSEL, BATUT (bravo, Jean, pour tes 90 ans).

Les éloignés : VAILLY, RAFFIN, JEANTET, RIGOT-DERISOU, RIESTEIN, et Mesdames SENECHAL, JACQUET, VESCHAMBRE ; GRANIER, FOUCHER, PIERREL, YVONNET, CHABALIER.

Les Amis Belges : LEGRAIN, ISTA, SCHNEIDER, WAUTELET, Mesdames BELMANS, DENIS, STORDER... et d'autres que j'oublie sûrement.

Bonne fin d'année à tous et à chacun... Espoir de se retrouver nombreux l'an prochain à Vincennes pour le 50^{ème} Anniversaire du retour.

— ◆ —

DEUIL : l'ami Lucien ARNOUX, fervent Amicaliste, nous a quitté brusquement le 19 septembre dernier. Nous l'avions revu en 1988 à Axat, où il vivait retiré, en compagnie de son épouse Madeleine — à qui nous faisons part, aujourd'hui, de notre grande tristesse.

Le Messager d'ULM, L. V.

— ◆ —

A la demande de notre ami Lucien, nous reproduisons dans ce numéro un poème, déjà paru dans « Le Lien », qu'il a justement apprécié.

LE VIEUX MIROIR

Je cherche les miroirs qui me sont indulgents.
J'en connais un, pendu dans l'ombre d'une chambre
Au fond de la maison, qui est très arrangeant.
Et je l'interroge, de janvier à décembre,
Guettant l'effet des ans sur mes traits fatigués.
Il me connaît si bien que lorsque je m'approche
Il semble me sourire et je vois, intrigué,
S'allumer un reflet que vite il me décoche
Et transforme en image. Et le miracle est là !
Comme il se souvient bien de mon ancien visage,
Il me ment sans vergogne et soudain le voilà
Qui gomme mes rides, regonfle mon pelage,
Fait pétiller mes yeux, me reblanchit les dents.
Je m'interroge en vain. Son image est la bonne.
Avec lui, j'ai toujours mes très lointains vingt ans.
C'est ce qu'il me suggère et moi je m'y cramponne.
Chacun de nous possède un miroir indulgent
Qui vous aide à survivre en cachant les ravages
De l'épreuve et du temps, vestiges affligeants
Déposés par les ans sur nos pauvres visages.

José de SOUZA - « Le Lien n° 489 ».

ANNIVERSAIRE... EN ALSACE

A mes camarades du 81^e B.C.P.

Certes, il est d'aussi beaux voyages qu'un voyage en Alsace, mais il n'y en a pas de plus émouvant pour un « ancien » du 81^e.

L'Alsace, ce magnifique couloir situé à l'extrême frontière de l'Est de la France, entre le cours majestueux du Rhin et l'harmonieuse silhouette des Vosges, est un pays de toute beauté et laisse au voyageur un souvenir inoubliable.

Splendeur du paysage, immense vallonnement des Vosges, un parfum pur et sain, fêtes, décor, légendes et costumes font de l'Alsace ce « merveilleux jardin » où l'on va de découvertes en découvertes vers les joies de l'esprit et du sentiment.

Car l'ensemble que forme cette nature opulente ou sévère, cette terre aux sites romantiques, aux lieux sains où l'âme pieuse s'élève vers son lieu, cette terre bouleversée par des combats héroïques de sanglantes guerres... favorise l'enthousiasme et ouvre le domaine du rêve, de l'histoire et du pieux souvenir.

J'ai retrouvé Strasbourg, la « merveilleuse cité », plus grande encore et plus belle, et son admirable flèche de la cathédrale, symbole du ralliement de la foi et du patriotisme.

Déjà à cette première impression succède bientôt celle du charme indéfinissable et captivant qui vient à la fois du cadre séduisant et des mœurs locales.

Qui ne connaît Strasbourg avec ses belles artères si propres, la rivière, la place Kléber, la cathédrale, les vieux quartiers, ses vieilles maisons aux toits bruns, dont quelques-unes sont coiffées, comme d'un point d'ironie, du traditionnel nid en fagot, sur le bord duquel, hiérarchique, une cigogne rêve... de paix éternelle.

Je quittai Strasbourg, traversant Vendenheim, Haguenau, et, par la magnifique forêt, j'arrivai à Gunstett. Lequel de nous a pu oublier notre « première montée en ligne » et notre « séjour » dans ce petit village haut perché aux portes du « No Man's Land ».

Pur village d'Alsace, petites maisons aux murs blanchis laissant voir les solives où s'accrochent malicieusement les treilles, où se nichent les hirondelles. Fenêtres fleuries de géraniums, jusqu'au traditionnel troupeau d'oies... arrogantes au passage. Laisant Gunstett, de bon matin, j'étais à Lembach. La montagne change soudain de structure et d'aspect. La grande muraille qui clôt l'Alsace vers l'Occident s'affaisse, sauf aux environs de Wissembourg.

Parmi les collines boisées, se creusent de charmants vallons au fond desquels se logent de petits villages aux clochers pointus si chers à Hansi. La route en lacets se faufile à travers la forêt de sapins toute rayonnante de soleil. Après Climbach, c'est la montée plus raide vers le col du Pigeonnier qui domine la vieille tour.

Si ces paysages n'ont plus les crêtes vives et la noble ordonnance des monts de la Haute-Alsace, ils n'en présentent pas moins de vastes échappées lumineuses par où apparaissent, encadrés dans un crâneau

des Vosges, la plaine alsacienne étincelante, et les lointains de la Forêt Noire émergeant des brumes du Rhin. La forêt elle-même se transforme, le feuillage s'est éclairci, voici le col dans toute la beauté de son panorama. Là encore, subsistent les traces des tranchées, mais la nature et son manteau de feuillage les recouvrent en partie. C'est le grand calme reposant que vient troubler l'Angelus, qui tinte au clocher de Roth, auquel font écho tous ceux de la vallée.

Par la route en « épingle à cheveux », je redescends vers les ruines de la maison forestière de Scherol. Je domine Roth, son clocher restauré que les obus n'avaient pas épargné.

Ma visite à l'ancien front est-elle terminée ?... Non... pas sans avoir été jusqu'au p. 14, au souvenir si tragique. Partant de la route de Wissembourg, quelques boyaux vont se perdre dans le feuillage épais du bosquet qui domine ce lieu sinistre.

Dans la vallée, Weiler s'étend de chaque côté de la Lauter. En face, c'est le Langesberg, c'est l'Allemagne.

Un nuage cache le soleil, un voile de deuil s'étend sur ce calvaire au souvenir toujours vivant.

Lentement, j'ai regagné Wissembourg, Wissembourg mélancolique et charmante. La Lauter parcourt la ville en maints détours, ici baignant les pieds des maisons, là contenue par des quais.

Où sont les jardins fleuris si frais sous les tilleuls parfumés, parmi lesquels venait rêver l'ami Fritz... en compagnie de la charmante Suzel, sous l'œil taquin du vieux David Sichel.

Je ne puis me promener dans les rues de Wissembourg sans rencontrer, dans les vieilles rues, les amis de Fritz Kobus, sans évoquer à chaque pas une scène, un décor du célèbre roman.

Hélas ! meurtrie par la guerre, Wissembourg garde de profondes blessures que, seul, le temps effacera.

Dans le brouillard matinal, je quittai Wissembourg endormie. Voici la « bifurcation » par où nous « entrâmes » en Allemagne, direction ULM, fin août 40... et par laquelle nous « rentrâmes » en France, en mai 45.

Simple coïncidence, peut-être, ou revanche du destin.

Souls-sous-Forêt, la route traverse cette plaine qui sent le pétrole : c'est Pechelbronn que nous avons vue brûler, un soir de juin 40 ; Soufflenheim, où nous apprîmes la défaite ; le Rhin, Kehl, enfin Strasbourg.

La flèche de la cathédrale resplendit aux feux du soleil couchant toute rose ; elle étincelle... et s'estompe dans le rideau de la nuit qui lentement descend sur ce merveilleux décor.

Quinze ans ont passé... j'avais fait un beau voyage plein de souvenirs, de tristesse, d'émotion. Puissiez-vous à votre tour, mes chers camarades, le renouveler ; je vous le souhaite sincèrement.

L. VIALARD, Ancien ULM, 81^e B.C.P.

CHEZ EUX II (1914-1918)

UN REPAS À LUNEN

Cette fois, nous avons carrément franchi la barrière du camp de Meschede-am-Ruhr, au nez et à la barbe de deux sentinelles extérieures qui restèrent figées de surprise. Sans leur donner le temps de revenir de leur stupeur, nous avions bondi par-dessus la palissade d'un champ voisin et, sur la terre molle et grasse des sillons, dans la nuit, dans la brume, nous avions fui... Un instant plus tard — trop tard ! — un coup de feu retentit et une balle siffla. Balle perdue, partie gagnée.

La route !... Elle était belle, la route allemande qui menait à la frontière, — elle était belle, mais longue. Elle était saine aussi, bordée d'arbres fruitiers et baignée de parfums champêtres, mais son macadam était dur à nos pieds sanglants.

Après neuf jours de lutte et de souffrance — de bonne souffrance mêlée d'espoir — nous arrivâmes devant la Lippe, au bout d'un chemin qui, avions-nous cru, devait conduire à quelque pont isolé. Hélas ! nous n'avions devant nous que l'eau noire et profonde de l'énorme affluent, et risquer la traversée à la nage eût été la pire sottise en raison de notre fatigue et de notre charge.

Quoi faire, alors ?...

— Eh bien ! dis-je, attendons deux heures du matin, l'heure où tout dort, et passons à Lünen !

Genoyer, le brave et bon lieutenant montpeliérain, et Fraysse, le copain de Vaugirard, étant tous deux de mon avis, nous avançâmes lentement vers la ville.

— ♦ —

Un premier pont de bois sur le canal, d'abord ; puis, la rue principale, inondée de lumière, mais déserte et calme. Le Rathaus, à droite... Tiens ! on y veille : il y a une lampe au rez-de-chaussée... Faisons moins de bruit avec nos souliers, que diable !...

Soudain, devant nous, trois hommes dont un gendarme !... Des éperons, derrière, résonnent sur le trottoir !... Il nous faut une contenance ; je parle allemand :

— *Wie viel Uhr ist es ?*

— *Zwei*, répond Genoyer. *Wir haben noch Zeit !*

— *Halt ! halt !*

En une seconde, nous sommes entourés par la police et chacun de nous voit un revolver braqué sous son nez. Nous protestions vainement, jurant et sacrant que nous sommes de bons et paisibles Boches : il nous faut, pour le prouver, revenir au Rathaus — où une fouille en règle prouve exactement le contraire.

— ♦ —

Nous obtenons qu'on nous laisse ensemble dans un vaste cachot où nous attendons l'aube en grignotant les quelques biscuits laissés dans nos poches. Le jour qui, bientôt, filtre à la lucarne, m'apporte une idée :

— Genoyer, vous avez droit, étant officier, à des égards dont nous pourrions nous-mêmes bénéficier. Faisons venir le Maire.

Le Bürgermeister, encadré de deux soldats, se présente à nous vers dix heures. Il parle à peu près français et s'en gonfle... autant qu'il est possible, car il est doté d'un abdomen monstrueux. En parlant, il se frappe la poitrine avec fierté.

— L'Allemagne est drès fort... dout-buissant après Gott. La guerre bour fous sera fadale !...

— Peut-être bien, Monsieur le Maire... Mais nous vous écouterions avec plaisir après un repas chaud...

Je m'attendais à un refus très net et je me hâtai d'ajouter :

— Oh ! je sais bien que vous êtes dans l'impossibilité de nous donner... par exemple... des côtelettes, car l'Allemagne n'a certainement plus de viande fraîche dans ses boutiques ; mais...

Piqué au vif et subitement devenu rouge, le Maire eut un sursaut.

— L'Allemagne ? bus de fiante ? *Gott noch mal !* Afez-fous de l'archent ?

— Vous nous aviez pris 130 francs, je crois.

Il referma violemment la porte, la verrouilla et s'éloigna d'un pas raide.

A midi, les deux soldats vinrent nous dire de les suivre. Ils nous conduisirent dans la salle même du conseil, où le Maire nous attendait.

Oh ! bonheur ! Sur le tapis vert de la table, une petite nappe blanche ! Sur la nappe... trois assiettes avec trois magnifiques côtelettes de porc ! du pain blanc ! de la salade au lait ! de la bière !...

— Foilà, dit orgueilleusement le Maire, gomme l'Allemagne brouve qu'il est engore drès fort et qu'il a te quoi mancher tans ses poudiques !

Nous nous inclinâmes — c'était si vrai ! — et nous nous mîmes franchement à table devant le Boche satisfait.

L'EXERCICE DES PRISONNIERS

C'était au début de ma captivité. La baraque dans laquelle je logeais était la plus élevée du camp : on y accédait par un escalier d'une dizaine de marches. Bien que cela ne fût point comparable à mon sixième de Paris, je me sentais à la hauteur, car nous pouvions, de nos fenêtres, dominer la barrière de planches et de barbelés et voir un tant soit peu l'extérieur.

L'extérieur était un champ d'exercice. Du haut de notre observatoire, nous avions par conséquent la satisfaction d'assister au dressage des jeunes recrues boches, dont les gradés vérifiaient l'alignement au cordeau et corrigeait les écarts à coups de poing, de crosse ou de cravache.

Après quatre ou cinq jours de ce spectacle gratuit, nous eûmes la visite d'un interprète qui nous rappela notre situation, nous réédita quelques passages de la loi martiale et nous donna lecture de la note suivante :

« Le Kommandantur destine les prisonniers de guerre à des travaux en vue desquels ils seront classés par catégories suivant une visite médicale. En attendant, la Kommandantur a décidé d'imposer aux prisonniers de guerre plusieurs heures par jour d'exercice allemand. »

Quoi ?... comment ?... L'exercice allemand pour les prisonniers français ? Allait-il nous falloir exécuter les mouvements raides et ridicules dont nous avions tant ri ? Bah !...

Nous dûmes cependant nous convaincre que la Kommandantur ne badinait pas, et, le lendemain, nos geôliers nous obligèrent à rester sur les rangs après l'appel. Il y eut d'abord des murmures, puis des grognements, puis des protestations véhémentes :

— En v'la une idée... T'as pas vu ça ? Y veulent p'têt nous coller l'casque à pointe !...

— Ah ! là, là... Comme si qu'on saurait pas faire l'exercice ! Y z'ont qu'à nous prêter des flingues et des machines à découdre, on verra...

Comme le désordre s'accroissait, un officier allemand tira son sabre et, désignant du même geste le

Anne-Marie CREUZET-FLETY, 5, rue de Chatou - 78800 Houilles.

Recherche toute information sur les photographies de la libération du camp de Sandbostel (XB) en Avril 1945, proposées dans « Le Lien » n° 213, du 15 mai 1967, par MM. DEMAGNY de Lille (59) et CHRAPATY de Thionville (57).

Je signale à cette correspondante l'existence d'un ouvrage en allemand, très complet, intitulé : « **Stalag XB/Sandbostel** », de **Werner Borgsen et Klaus Volland (1991)**, Editions Temmen, Hohenlohesr 21 — 28000 Bremeni. L'un ou l'autre des camarades nommés par notre correspondante peuvent-ils se mettre en relation avec elle ? Merci de le faire. (T.)

poste de garde et le poteau bariolé qui s'élevait à l'entrée, déclara que les réfractaires seraient immédiatement passés par les armes. Evidemment, l'avis méritait d'être pris en considération. Les protestations ne furent plus que des grognements, les grognements fondirent en murmures et les murmures s'apaisèrent.

Après tout, pourquoi s'y refuserait-on ? L'exercice allemand, exécuté à la diable par des poilus français, ne serait sans doute qu'une occasion de bonne rigolade. Après avoir pesté, tout le monde, maintenant, riait de l'aventure.

Soudain, un commandement français retentit :

— Garde à vous !

Les talons claquèrent d'un seul coup et les torses se raidirent.

— Repos !...

C'était l'officier boche qui venait de lancer ces commandements. Les poilus, par habitude, y avaient

**PREMIER DÉJEUNER
DE
LA NOUVELLE ANNÉE :
DIMANCHE 15 Janvier 1995
au « ROYAL TRINITÉ », à 12 heures
VENEZ NOMBREUX**

répondu comme un seul homme et venaient de prouver qu'ils étaient encore capables de discipline. L'Allemand, d'ailleurs, en parut satisfait et les avertit qu'il allait répéter les commandements, mais dans sa langue. Pour s'assurer qu'il était bien compris, il promena un instant son regard sur toute la longueur du rang, puis il se mit à hurler :

— *Stillgestanden !*

La plupart des poilus crurent simplement qu'il se mettait en colère et ne bougèrent pas ; d'autres prirent correctement la position du garde-à-vous ; d'autres encore cherchèrent à s'aligner pour se donner une contenance.

Notre Boche, un peu déçu, se gratta la tête et se dit probablement que l'éducation serait dure à faire. Enfin, il prit la décision de nous diviser en plusieurs petits groupes dont chacun devait être instruit par un Unteroffizier.

LIVRE

« Et pourtant... ils se sont bien battus. »

Un recueil des souvenirs militaires d'un soldat de 39-40, du 32^{ème} R.I. — Combats dans la Région de Ormersviller (Moselle) et sur le front de Tergnier (Aisne), qui coûtèrent 300 « Morts pour la France » à cette unité.

Honoré d'une préface de M. André MERIC, Ancien P.G. et Ancien Secrétaire d'Etat aux A.C., qui en loue les mérites, l'ouvrage devrait retenir l'attention du plus grand nombre pour sa valeur historique (son prix : 130 + 20 F de port = 150,00 F).

S'adresser à l'auteur : **Robert de SAINT-MARC**, 17, rue de Thuir, 33760 Targon.

La chose, en effet, fut ainsi plus aisée, et d'aucuns s'habituaient assez rapidement aux *Ganz Abteilung kehrt ! et Augen gerade aus !* Mais lorsqu'il fallut rassembler les groupes pour l'exécution d'ensemble, le galimatias fut d'autant plus atroce que les prisonniers avaient entendu plusieurs commandements boches et les confondaient dans leur mémoire. Dès que l'Allemand tonitruait, que ce fût pour une observation ou pour indiquer un mouvement, certains poilus tournaient à droite, certains tournaient à gauche, et d'autres, se demandant lesquels imiter, se balançaient sans trop savoir quoi faire.

Cela dura plus d'une heure sans qu'il y eût le moindre progrès, si bien que l'officier teuton, à bout de ressources, prit la responsabilité de faire commander l'exercice français par un sous-officier français.

— ◆ —

Alors que les gradés boches reculaient vers la barrière pour mieux voir l'ensemble de notre manœuvre, l'adjudant Mathieu courut au milieu de la cour, leva le bras et cria le rassemblement. Les prisonniers avaient à cœur de montrer leurs qualités militaires et s'alignèrent en un clin d'œil à l'endroit désigné. Un « Fixe ! » retentissant les immobilisa, et l'exercice, varié à souhait, se poursuivit avec un entrain et un accord superbes.

A un moment de repos, les Français se trouvaient à l'autre extrémité de la cour et faisaient exactement face à leurs spectateurs allemands. Quelqu'un fit alors remarquer que la situation serait profitable pour pousser une charge, et cela suffit pour que l'adjudant, bon camarade, en décidât ainsi.

Avant de donner son signal, il tint à faire ses recommandations :

— Vous ne vous arrêtez qu'à deux mètres des Boches. Faudra montrer les poings, courir très vite et gueuler très fort...

L'officier allemand, impatient de voir ce qui se préparait, fit un pas hors de son groupe et cria de continuer l'exercice. Notre adjudant, d'ailleurs, n'attendit pas plus. Il tendit le bras dans la direction de l'ennemi et lança son ordre en bondissant lui-même pour entraîner ses hommes.

Ah ! quelle ruée et quel vacarme ! Des cannibales en folie n'auraient ni vociféré ni gesticulé davantage. Ce fut un concert épouvantable de cris aigus et graves, d'aboiements, de miaulements et de coups de sifflet.

Evidemment, les Boches ne s'attendaient guère à cette manœuvre. Elle les stupéfia... Tant que la « vague » n'en fut qu'à la première moitié du chemin à parcourir, ils restèrent simplement ébahis ; mais quand ils virent les prisonniers dépasser le milieu de la cour et continuer leur course furibonde, ils n'obéirent qu'à leur instinct et détalèrent au plus vite par la droite et par la gauche...

... Alors, les assaillants s'arrêtèrent. Et ce fut seulement lorsqu'il les vit de nouveau se grouper et s'aligner que l'officier, tout penaud, revint vers l'adjudant pour lui présenter ses observateurs :

— C'est bien, fous continuerez demain l'exercice français, cela fous sera blus facile... Mais fous ne ferez pas d'assaut : la Kommandantur ne permet pas...

Une Bonne Nouvelle

Nous sommes heureux de faire savoir, à tous ceux qui n'ont pu se procurer l'intéressant livre de la captivité, hélas épuisé et qui avait obtenu un très grand succès, que le Professeur Yves DURAND vient de publier un nouveau livre intitulé : **Prisonniers de Guerre dans les Stalags, Oflags et les Kommandos - 1939 - 1945**

Ce livre moins important que le premier est tout de même complet dans son ensemble. Corrigé et de meilleure présentation. Vous y trouverez ce que contenait, dans son ensemble, le premier livre.

Ouvrage édité par la Société Nouvelle Firmin Didot pour le compte des Editions Hachette (la vie quotidienne Civilisations et Sociétés). Plus de 300 pages - chez tous les libraires au prix de 125 F.

Nous recommandons vivement ce nouveau livre de notre Ami le Professeur Yves DURAND.

M. SIMONNEAU.

EXIL, PRISON, NUIT...

D'une brutale poussée dans l'échine, ils m'avaient une fois de plus introduit au cachot. Machinalement, je m'étais penché vers le fond et, à tâtons, j'avais trouvé la planche qui devait me servir de lit. Je m'assis en habitude. La serrure grinça, des pas lourds s'éloignèrent. Et ce fut le silence le plus morne dans l'obscurité la plus noire.

J'étais là depuis quelques minutes, mon front sans pensée dans ma main sans force, lorsque, soudain, j'entendis parler à voix basse dans la cellule. Cela semblait venir d'un angle.

— Qui est là ? dis-je.

— Chut ! fit la voix. Ne parle pas si fort, la sentinelle entend du deuxième couloir. Et pour un mot, c'est huit jours de supplément.

Je compris. C'était un camarade français qui, d'une cellule voisine, me parlait à travers quelque

fente. Je baissai la voix :

— Qu'as-tu fait pour être là ?

— Je me suis évadé... Et toi ?

— Moi aussi.

D'autres pas lourds se rapprochèrent et un coup de crosse ébranla une cloison.

— Still ! Schweinerei (1) !...

Nous attendîmes que les pas, mal retenus, se fussent éloignés de nouveau, pour reprendre, plus bas encore, notre chuchotement d'ombres.

— Il est encore de la race, celui-là ; il a la manière...

— Je t'avais dit de parler moins fort. Heureusement qu'il n'a pas su d'où venait la voix. Ils ne manquent jamais l'occasion de faire durer notre plaisir.

— Tu parles d'un plaisir ! La vie de château, quoi ! Et dire qu'il y a des foyers pour nous, en France... et qu'on y parle librement, tout haut ! C'est drôle...

— Il y a le front, aussi. Tiens, je les envie, les types du front, j'envie les morts.

— De quoi te plains-tu ? n'est-tu pas mort et enterré ?

— C'est vrai... mais je souffre.

— Depuis combien de jours es-tu là ?

— Quatorze. J'attends qu'on me sorte ; j'ai fini.

Mais savoir dans quel bagne ils vont me conduire ! Le Lieutenant de police m'a dit : « Du fait que vous

êtes Français, professeur et patriote, vous êtes un triple bandit et j'ai trois bonnes raisons pour vous faire crever en Allemagne. »

Les yeux démesurément ouverts, j'essayai de voir par la fente qui me parlait ainsi. Impossible : la fente elle-même n'était pas visible.

...Dehors, sur un arbre voisin de notre tombeau, des oiseaux chantaient au soleil...

— As-tu faim ? reprit mon compagnon... Ils m'ont donné la soupe pour mon dernier jour.

— Diable ! je crois bien. On m'a fait faire, pour me ramener, dix-sept heures de chemin de fer sans boulotter et l'on m'a fourré en tôle dès l'arrivée. Après seize nuits de marche, c'est un peu crevant. Mais comment feras-tu passer la soupe ?

— Par la fente. Je vais te faire manger à la cuiller, mon gosse !

Il dit et fit... et les cuillerées se succédèrent dans ma bouche ouverte et tendue.

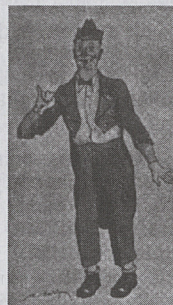
Hélas ! la dixième — la dernière — tomba entre ma chemise et ma peau, tandis que deux soudards casqués venaient bruyamment ouvrir au bienfaiteur, à l'ami que je n'avais pu voir, que je ne verrais peut-être jamais, et dont je n'avais même pas connu la voix franche.

Textes de Henri PAIRAULT, Dessins de J. SERRE, (Editions Berger-Levrault, 1922).

(1) Silence ! Cochonnerie !...

Le coin du souzize

par Robert VERBA



RETROUVAILLES !...

Cela faisait déjà trois ans que Nicolas était prisonnier.

C'était un beau garçon qui, avant la guerre, était surnommé « le tombeur », par ses copains.

En 1938 il rencontra la femme rêvée et l'épousa quelques semaines plus tard. Tous les deux formèrent un couple idéal, et lorsque Nicolas dut rejoindre l'armée il fit le serment à sa femme de tout faire pour revenir le plus tôt possible et que, si jamais, il était fait prisonnier de s'évader...

Malheureusement l'endroit de sa captivité se situant à l'extrême nord de l'Allemagne, ses deux premières tentatives d'évasion échouèrent...

La troisième se révéla plus aisée car il employa tous ses dons de « séducteur », qui se révélèrent très efficaces auprès des femmes allemandes qui avaient leur mari au front.

Petit à petit il réussit à traverser la frontière et se retrouva en Suisse puis, enfin, en France.

Au bout de cinq semaines de périple, fou de joie, il retrouva enfin sa tendre épouse qui l'accueillit avec une passion débordante...

Ils passèrent une nuit mouvementée et au matin sa tendre épouse se mit à rêver. Dans son sommeil elle cria :

— Chéri, on essaye d'ouvrir la porte, c'est sûrement mon mari !

— Réveillé en sursaut, Nicolas se leva d'un bon, rassembla en vitesse tous ses vêtements et courut vers le placard dans lequel il se planqua ! ! !...

Assemblée Générale du CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE (1945 - 1995)

Jeudi 18 Mai 1995
à La Chesnaie-du-Roy
VINCENNES

- Retenez bien cette date,
- Prenez vos arrangements,
- Faites un effort exceptionnel
LE 18 MAI !



De droite à gauche : Jean WEBER (X, A, B, C), Charles RICHARD, Jean MARCHAL, Louis LACROIX, Henri THIEBLEMONT
Avant le retour, une dernière causerie entre amis, devant le photographe de service P. DURAND (V B).

U.N.A.C. - SION 1994

Ils étaient environ deux cents anciens prisonniers de guerre et leurs épouses, ainsi que les veuves de certains de leurs camarades venus assister au Rassemblement U.N.A.C. à Sion, le Mardi 13 Septembre. On fêta ainsi en famille l'anniversaire des 49^{ème} retrouvailles après notre libération des camps.

Les têtes ont certes blanchi, quelques dos se sont voûtés, des cannes sont apparues ici ou là, mais pas de plaintes : le tonus et le coup de fourchette bien présents.

Le cérémonial de la journée s'est déroulé comme prévu. Au Monument de la Paix, salut aux drapeaux (nombreux) et dépôt de fleurs. Assemblée Générale à

l'Eglise. Messe du souvenir concélébrée avec la participation de prêtres anciens P.G. Enfin, repas amical animé par les rencontres, les conversations et par les chants. Très apprécié a été le chant « Flotte petit drapeau », dont le refrain repris en chœur a été bissé.

Les adieux se prolongèrent sur le plateau du site merveilleux de la colline de Sion, chère à Maurice BARRÈS.

Mais ce n'était qu'un au revoir...

Organisateur dévoué, M. l'Abbé Louis HENRY ; M. Marcel SIMONNEAU, n'ayant pu se déplacer, était représenté par M. Lucien BAUJARD.

Pierre DURAND (V.B.).

TOURLOUSINES

CHAPITRE XVIII

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Nos héros n'ont pas une idée très nette de la guerre... Pour eux ce n'est qu'une succession d'aventures auxquelles ils participent avec autant de fantaisie que de hargne.

C'est pourquoi, lorsque l'événement ne vient pas assez vite à leur gré, ils le créent...

Ces deux-là ne sont pas du genre à se poser indéfiniment des questions illico, sans demander l'avis de la gradaille qui pousserait les hauts cris, ils s'approchent de la rivière, sous la protection du feuillage de la forêt, face à la caserne allemande. Sans quitter des yeux les bâtisses, de l'autre côté du cours d'eau, ils s'avancent, à quatre pattes, jusqu'à la berge. En temps de paix, un pont de pierre reliait le moulin à la terre française maintenant, on l'a fait sauter ; mais les types du génie ont tellement salopé leur boulot, que l'on peut passer à gué en sautant de blocs en blocs. Nos deux lascars n'y manquent pas. Vite fait, puis, ils empruntent une passerelle métallique qui surplombe les eaux tumultueuses de La Lauter. C'est le moment de faire gaffe. Ils sortent leurs revolvers.

— « N'ouvrons pas les portes, ne touchons à rien, c'est une vraie ratière, là-dedans ! »

Ils passent à côté d'un hangar renfermant une vieille calèche, tout près, une bicyclette. Pas touche ! Antoine rentre seul dans la grange, en faisant très attention de ne pas marcher sur la paille éparpillée çà et là. Il la traverse entièrement et ressort, par l'autre porte, sur une route bordée d'un réseau de fils de fer barbelés. La voici donc cette fameuse ligne Siegfried !

— « Ça, alors ! Il faut que j'en ramène un morceau !... »

Pas pour la gloire, il s'en glaudit ; mais pour avoir un souvenir, comme les touristes de la Tour Eiffel. Il s'avance à plat ventre, mais n'a pas, avec lui, la cisaille huilée indispensable ; il furète donc. Aperçoit, juste au pied d'un poteau, un petit bout qui traîne. Il étend la main. Le frôle délicatement, on ne sait jamais. Ça y est ! Il le tient ! Maintenant, il faut repartir, toujours avec autant de précautions. Il le montre à son copain qui l'avait attendu près de la passerelle qu'ils traversent à toute allure. Puis le lopin de terre. Puis le pont éboulé, les voies de nouveau en France.

Maintenant, il faut expliquer cela aux « supérieurs ». Ce n'est pas de la tarte, le Sergent SCHMIT les engueule pour avoir risqué « inutilement » leur peau. Sans doute que dans sa petite tête jugulaireuse on ne doit se faire trucidé que sur ordre. Pourtant, le soir, quand il fait son rapport au Lieutenant, il est surpris de voir celui-ci tout sourire. C'est que, sans le faire exprès, nos deux zigotos ont justement ramené les renseignements réclamés par la Division. C'est bon, ça, pour l'avancement d'un jeune officier.

Il prouve, d'ailleurs, son intérêt à la chose en demandant qu'on lui envoie Antoine et Kirch dans la salle basse de la maison qui lui sert de cantonnement, où les simples bibis ne pénètrent jamais.

L'ordonnance fait entrer nos deux plaisantins dans cette pièce confortable qu'ils n'avaient jamais vue. Elle est dominée par un immense bureau. Aux murs, sont fixées, avec des punaises métalliques, différentes cartes d'Etat Major de la région. Un poêle ronfle allègrement. Il fait bon, ça sent le cossu. Pas de doute le jeune deux ficelles aime ses aises. Pour le moment, assis dans un fauteuil de cuir, il leur fait le coup du chef très occupé à compiler des documents, ce qui n'impressionne pas nos deux clamps qui se font des signes de connivence. Voilà le Chef Schmit qui arrive en pyjama sous sa capote. La séance commence, le Sous-Officier entame un résumé succinct de ce qu'il ignore. Puis c'est au tour de nos deux bidasses. Ensuite, durant une heure, tous les quatre font des plans, tracent des croquis, examinent les probabilités sur les cartes locales, voient les passages faciles ; et fournissent la preuve que, contrairement aux informations possédées par la hiérarchie supérieure, il n'y a, dans ce moulin de mes genoux, ni case-mate, ni mitrailleuses. Le Lieutenant jubile. Il devait apporter quelques brindilles de renseignements, ces deux-là lui en amènent une moisson.

C'est le lendemain qu'on leur annonce qu'ils partent. Enfin ! en permission.

Et c'est le vingt-sept mars, de cette année quarante, qu'ils débarquent dans Pantruche.

— « Panam ! Panam ! Les potes !!! Tout le monde descend !... »

Une horde s'abat sur les quais de la gare de l'Est. Un typhon qui envahit les bistros juste en face. Un ras de marée qui déboule dans les escales du métro pouilladin. Gare ! L'armée des loquedus prend la Capitale d'assaut ! Comme il est plus facile d'être un guerrier téméraire qu'un civil courageux les gigolpinceaux baveux ferment leur clape. Surtout quand ils matent le mot « Lauter » sur l'écusson, et l'insigne des corps-francs, à tête de mort sur la manche. Même les kébours du voisinage ont intérêt à se faire tout petits. Ils n'y manquent pas sentant que ces spadassins sont allergiques aux galons. Ça se voit sur leur tranche de boucaniers.

Ils prennent la ligne Nation-Dauphine à Barbès-Rochechouart. Kirch, qui habite avenue Trudaine, descend à Anvers. Antoine continue jusqu'à Ternes. Une fois là, il fonce comme un dératé. Pas même le temps de contempler le franc-tireur devant l'église Saint-Ferdinand, c'est pourtant son ancêtre. Il court, il vole et arrive, vite fait, à l'appartement de la rue Labie où sa mère l'accueille en sanglotant. Faut dire que, pour une mater douloureux avoir un tel bidouillard comme rejeton, ce n'est pas de la nougatine. On ne sait jamais à quel moment il va se faire poirer par du minéral mosellan exporté en Deutchie.

Bon ! Eh ! Bien, le voilà !... C'est une bonne chose. Enfin, presque, parce qu'il est dans un état pas pensable de dégueulasser. Craqué de partout, taché, en loques, lambeaux pires que

foutriquetterie clodoche bituré. Ah ! Elle est chouette l'armée protectrice. Pas du tout comme on la montre dans les actualités de Pathé Journal. Heureusement, elle est précautionneuse, la Suzon. Plusieurs bobines de fil kaki elle a atriquées au marché aux puces. Pour ses deux « poilus ». C'est que, l'autre, le daron, il est mobilisé aussi. Pas trop loin. On le verra à la fin de la semaine, en « exceptionnelle » à cause de la venue du fiston. Faut dire que, lui aussi, c'est pas de la glace à la vanille. Quand on l'a « appelé » à quarante-quatre carats, en tant que « récupéré » ce qui n'est pas particulièrement flatteur, il a verdi. C'est pas vrai qu'on allait, lui, le Cécel, l'embringer dans cette couillasserie ?... Aussitôt, il s'est foutu au plumé.

— « Je suis malade ! »

Qu'il dit à Suzanne.

— « Qu'est-ce que tu as ?... »

— « J'en sais rien, mais je suis malade. Faut prévenir les autorités militaires. Les services de santé de la place de Paris, Invalides 66-70. »

On peut lui faire confiance, il s'était bien rencardé avant de se faire porter raide. Suzette, faute de mieux, a prévenu les cognes qui sont radinés voir le « gisant ». Ils ont laissé un pape-lard, fait un rapport et, le lendemain, on a vu rappliquer une ambulance de l'armée avec deux brancardiers qui ont grimacé vachement en voyant les cinq étages à se taper. Cécel, devant le cirque, quand même, il était mal à l'aise.

— « C'est bon, je vais descendre à pincés. »

Qu'il leur a dit.

— « Pas question, on a ordre de vous mettre sur le brancard. »

— « Je vais avoir l'air fin !... »

— « Fallait pas chiquer !... »

Et c'est comme ça que le dur, pétant de santé, il s'est fait coltiner dans les escalars. Il bandait mou, par crainte que les deux toquards se ratinent. C'était encore pire en arrivant dans la rue. Avec toutes les tronches aux balcons et les gens qui s'appuyaient.

— « Pauvre homme !... »

Suzy, qui portait la valdingue, se marrait intérieurement, ça lui apprenait, à ce pante, à jouer les marioles.

Dix jours qu'ils l'ont gardé au Val-de-Grâce, en examen. Chambre trois-cent-sept, lit dix-huit, division des fiévreux, pour quedalle. Même qu'après ça, il a encore eu le culot de demander une attestation prouvant qu'il n'avait reçu ni solde, ni indemnité. Parce que, en plus, il voulait être casqué !!! Maintenant, il est dans une Compagnie des Groupes de passage des 222^e et 223^e R.R.T., dépôt de cavalerie vingt-et-un, à Rambouillet.

Pour ses deux « hommes » sous les drapeaux, la Suzanne, elle a touché, en tout et pour tout un kilog de pommes de terre. Et encore, quand elle a ouvert le sac, elle a constaté qu'elles étaient pourries. C'est beau, c'est généreux la France.

D'ailleurs, le même, il a vite fait de repérer que le moral des troupes ne risque pas d'être propulsé avec tout ce qu'il rencontre comme démolisseurs, saboteurs, défaitistes, pacifistes mous, idéalistes fumeux. Décidément, être jeune dans cette époque-là, c'est pas du caramel. Dans les rues, il voit même des pignoufs défilier en slogantant contre la guerre. Ça leur est d'autant plus facile qu'ils ne sont pas mobilisés, on se demande bien pourquoi. Depuis dix mois qu'il n'était pas revenu, le monde lui semble complètement différent. Pas tellement intéressant, dans le fond. Néanmoins, tandis que sa mère lui requinque ses frusques, il va glandouiller dans les artères de sa ville natale avec son costume civil devenu trop étroit. Il arpente les boulevards, les Champs-Élysées, les hauts de Montmartre, tous les coins de sa jeunesse. Il entend de nouvelles chansons inconnues de lui : « L'amour est à tout le monde » créé par Relys. « Attends-moi mon amour », par Léon Marjanne ; et bien d'autres refrains « immortels »... Il se gave de cinéma. Dans les grandes et petites salles. En matinée, en soirée « Un tel père et fils », de Duvivier ; « La comédie du Bonheur », avec Michel Simon ; « Remorques », avec Jean Gabin ; « Les musiciens de Ciel », de René Lefèvre ; « La charette fantôme », avec Pierre Fresnay ; « Trois de Saint-Cyr », qui prône la chevalerie de l'encadrement français. Bref, une foulditude de trucs qui paraissent bigrement intéressants au cinéphile qu'il était plus jeune.

Les quatre premiers jours de la perm se passent, ainsi, très rapidement, le lundi 1^{er} avril, comme surprise à gober, il voit se pointer le soldat Cécel. Pas un cadeau, il était vachement peiné tout seul avec sa mère, avec « je sais tout » au bercail, il faut se la tourner vingt-cinq fois avant de l'ouvrir. Encore heureux, les autorités militaires ne lui ont accordé que trois jours. C'est bien suffisant pour qu'il bloque leurs plaisirs ; impec il est. Pas un plis au falzar, le calot rigide, sûr qu'il doit passer tout ça à la brosse chaque matin. La liquette immaculée, le col qui pointe. La cravate bien nouée, la capote qui tombe au poil, du sur mesure. Un vrai petit général sans galon, naturellement, comme tous ceux qui n'ont rien vu, c'est lui qui tient la tribune. Le moindre incident devient un récit épique qu'il met trois plombs à raconter. Les après-midi, il faut aller voir les aminches, se montrer. Le père et le fils sous l'uniforme, ça en jette. Un machin à faire pleurer les foules, qui s'en tapent !

Quand même, avec sa famille ; le sabreur il l'a dans l'os... La tante Anne gémit sur son Dudule qui fait la nouba du côté de Metz. La Tante Camille, sur son Théo qui rentre à la maison

tous les trois jours. Le Grand Dabe lui soutire un biffeton. Il se barre vite, le caïd !...

Il n'y a qu'un seul moment où il ne joue plus les Jules ; c'est quand, gare Saint-Lazare, ils tombent sur le « Service en ville ». Six griffons en armes avec un Sergent Chef, faut les saluer. C'est le règlement. Or, ils ne les avaient pas vus. Le gradé du lot, histoire de se faire mousser, les interpelle méchamment :

— « Alors ! On ne salue pas le " Service en ville ? " »

Le Cécel verdit, bredouille, esquisse une vague marque extérieure de respect, baisse la tête. Avec Antoine le pétardier, c'est une autre paire de brodequins. Il fonce, furibard, sur le serre-pattes, et l'attrape au qui qui en lâchant l'œil mauvais :

— « Tu la fermes ta gueule ! Dis, empaqueté ? »

L'autre bafouille, essaie de se débattre, mais le jeunot le cramponne bien ; les soldats se marrent. Il doit y avoir un sacré bout de temps qu'ils attendent ça. Surtout qu'Antoine continue :

— « Si t'es pas content, t'enlève ta veste et on s'explique !... »

Soudain, l'autre aperçoit, sur son bras, l'insigne à tête de mort, il pige que ce goner il n'en a rien à foutre de la tôle ; là où il est, on ne peut pas pire ; il bafouille :

— « Euh ! Faut pas le prendre comme ça... »

Pas à l'aise il est, c'est sûr, surtout que les civelos commencent à s'attrouper. Comme ils ont tous, plus ou moins, un mobilisé dans leur famille. La gradaille, ils ne la portent pas sur leur cœur. C'est pourquoi ils s'en mêlent :

— « Vous n'avez pas honte de vous en prendre à ces hommes-là ? »

— « Salope ! Juste bons à emmerder le monde ! »

— « Si tu portes le pet, on te bourre la gueule ! »

Parce que, on ne peut pas dire que la guerre avait la sympathie de tout un chacun. Forcément, les français, depuis le temps qu'on leur prônait le pacifisme, ils gambergeaient mal que, maintenant on veuille les cloquer dans la sauce piquante. Faut savoir ce qu'on veut dans la vie !...

En tous cas, le sous-off, lui il sait. C'est se barrer fissa. Comment qu'il rengracie, se dégage en douceur, entraîne son peloton, et ce tire comme un camembert sous le soleil d'été. Cécel, lui, il est perplexe. Silencieux comme une nonagénaire en train de se faire violer. Il bigle son rejeton en lousédé. On lui a changé. Ce mec, il est devenu plus teigneux que cécolle. C'est du cri ! Il se tourne vers lui avec presque du respect :

— « Tu ne devrais pas t'emporter comme ça. »

L'autre va aux renauds :

— « Non mais ! Tu penses pas que je vais me laisser pisser dessus par des enfoirèmes de planqués ! »

Oh ! Là ! Là ! C'est encore pire qu'il pensait. Il rengaine sa romance, le « vioc ».

Le vendredi cinq avril, Antoine décide d'aller au Casino de Paris. Sapé en griffon, il se pointe à la séance du soir. Quinze minutes avant le lever du rideau.

— « C'est complet !!! »

Lui éructe un vieux jeton en smoking qui découpe les biffetons du haut d'un burlingue dominant le hall d'entrée. Le jeunot n'est pas d'accord :

— « Quoi ! Même pas un promenoir ? Debout ? »

— « Non ! Rien à faire ! C'est complet ! »

Exclusivité « Le Lien » V.B.-XA, B, C.

(A suivre)

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Nouveauté à l'O.N.A.C

un dépliant sur les maisons de retraite

L'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre vient d'éditer un dépliant présentant ses quinze maisons de retraite.

Elles sont ouvertes à tous les ressortissants de l'Office National.

Des places sont encore disponibles, n'hésitez pas à contacter la résidence de votre choix.

Pour recevoir ce document adressez-vous à :

Madame Catherine SOLETCHNIK

Chef du Département Communication et Promotion
O.N.A.C.

Hôtel National des Invalides

75700 Paris 07 SP

Tél. (1) 49 55 62 09 - Télécopie : (1) 49 55 62 92

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 496

HORIZONTALEMENT :

- I. - Gentleman. — II. - Amoralité. — III. - Bonimenta. — IV. - At. - E.E. - Cen. — V. - Ria. - Saint. — VI. - Don. - Rti. — VII. - Ingéniais. — VIII. - Lo. - Cive. — IX. - Eterniser.

VERTICALEMENT :

- 1. - Gabardine. — 2. - Emotion. — 3. - Non. - Angle. — 4. - Trié. - E.O.R. — 5. - Lames. — 6. - Ele. - Ici. — 7. - Mincirais. — 8. - Attentive. — 9. - Néantiser.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4^{ème} trimestre 1994

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE